



HAL
open science

Notes sur un cimetière médiéval juif récemment découvert en Arménie

Patrick Donabédian

► **To cite this version:**

Patrick Donabédian. Notes sur un cimetière médiéval juif récemment découvert en Arménie. Manuel Sartori; Élodie Attia. Etudes sémitiques. Mélanges rassemblés à la mémoire de Philippe Cassuto, Presses Universitaires de Provence, pp.147-170, 2023, 979-10-320-0464-7. halshs-04140578v2

HAL Id: halshs-04140578

<https://shs.hal.science/halshs-04140578v2>

Submitted on 27 Jun 2023 (v2), last revised 16 Mar 2024 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Patrick DONABÉDIAN

Aix Marseille Université, CNRS, LA3M, Aix-en-Provence, France

Article

**« Notes sur un cimetière médiéval juif
récemment découvert en Arménie »**

in

ÉTUDES SÉMITIQUES

*Mélanges rassemblés
à la mémoire de Philippe Cassuto*

sous la direction de
Manuel SARTORI et Élodie ATTIA

Presses Universitaires de Provence
Aix Marseille Université

Aix-en-Provence
2023

p. 147-170

HÉRITAGES MÉDITERRANÉENS

Études sémitiques

Mélanges rassemblés
à la mémoire de Philippe Cassuto

sous la direction de

Manuel Sartori et Élodie Attia

2023

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

ÉTUDES SÉMITIQUES

MÉLANGES RASSEMBLÉS

À LA MÉMOIRE DE PHILIPPE CASSUTO

Cet ouvrage, à la mémoire du grand spécialiste de la massore et de la grammaire hébraïque que fut Philippe Cassuto (1959-2020), trop tôt disparu, rassemble les travaux d'enseignants-chercheurs autour de trois thèmes dont ils sont tous des spécialistes reconnus. Les études hébraïques et bibliques, tout d'abord, explorent, au sein du judaïsme, les questions de l'athéisme, d'herméneutique de la virilité, de la pluralité de la massore, de même que les techniques d'émendation textuelles dans la bible hébraïque avant de porter un regard nouveau sur la narration biblique. Suivent des études historiques qui, pour moitié, interrogent le rapport entretenu par les Juifs et les communautés dans lesquelles ils évoluèrent, aussi bien au Moyen Âge en pays arabes ou en Arménie, qu'au xx^e siècle dans l'Espagne catholique, et, pour l'autre moitié, traitent du corps en Mésopotamie antique, de la constitution d'une assemblée provinciale dans l'Égypte du xix^e siècle et de l'enseignement des sciences militaires au Soudan au xxi^e siècle. Enfin, des études linguistiques viennent rappeler la place qu'occupent dans l'université française aussi bien l'hébreu que le berbère, abordent les langues iraniennes anciennes en rapport avec l'araméen, traitent de la diversité des expressions du futur en persan contemporain, présentent une réflexion sur la pertinence de la flexion désinentielle en arabe classique, et se penchent sur les néologismes populaires issus du Printemps arabe.

***Manuel Sartori** est professeur en grammaire et linguistique arabes à Aix Marseille Université. Ses publications s'intéressent aux évolutions syntaxiques de l'arabe écrit contemporain d'une part et à l'histoire de la langue arabe et de la pensée grammaticale arabe d'autre part.*

***Élodie Attia** est chargée de recherche au CNRS, spécialiste des manuscrits hébreux médiévaux au Centre Paul Albert Février TDMAM UMR 7297 d'Aix Marseille Université. Ses publications portent sur la codicologie et la paléographie hébraïque, l'histoire de l'Écrit, du livre, des bibliothèques et de la transmission de la bible hébraïque au Moyen Âge.*

Notes sur un cimetière médiéval juif récemment découvert en Arménie

Le Vayots Dzor sous domination mongole

Le district abritant le site qui nous intéresse ici s'appelle, aujourd'hui comme au Moyen Âge, Vayots Dzor (Vallée de Vayq)¹. Il correspond à un îlot montagneux délimité par de hautes barrières naturelles entre le sud du lac Sévan et le nord de la province historique de Siounie (Syouniq en arménien), dans la partie sud de l'actuelle république d'Arménie (fig. 1). Parmi les nombreuses épreuves que l'Arménie et, en son sein, le Vayots Dzor eurent à subir durant leur histoire tourmentée, l'une des plus graves fut l'invasion mongole, qui commença en 1235-1236 et instaura pour plus d'un siècle un joug extrêmement lourd².

Paradoxalement, malgré cette domination très pesante, la province connut aux XIII^e-XIV^e siècles un remarquable essor économique, intellectuel, culturel et artistique³. Ce paradoxe s'explique par l'habile politique de ses princes qui parvinrent à s'entendre avec l'occupant mongol et à préserver leurs domaines de ses exactions. Deux dynasties princières étaient implantées dans la région, les Khaghbakian/Prrochian et les Orbélian, ces derniers parvenant progressivement à imposer leur primauté. Liparit Orbélian (Liparit I^{er} [reg. ca. 1215-ca. 1225]) fut, au début du XIII^e siècle, le fondateur de la branche de cette famille d'origine géorgienne qui s'établit au Vayots Dzor et installa son siège dans la ville d'Éghéguis. En 1236, son fils aîné Élikoum II (reg. ca. 1225-ca. 1251) eut la sagesse de se soumettre aux Mongols, évitant à ces territoires les dévastations que les envahisseurs réservaient à ceux qui leur résistaient. Son frère et successeur Səmbat III (reg. ca. 1251-ca. 1273), appelé parfois « roi de Siounie », entreprit deux fois, en 1251 et 1256, presque en

[p. 148]

même temps que le roi d'Arménie en Cilicie et que le prince de Khatchèn (Artsakh), le voyage à Karakorum et obtint du Grand Khan mongol une large autonomie pour sa province. Ces conditions favorables se maintinrent sous son frère et successeur Tarsayitj I^{er} (reg. 1273-1290), père du métropolitain et historien Stép'anos Orbélian (ca. 1250/1260-1303). La situation se dégrada progressivement sous les princes suivants.

La région attirait alors les meilleurs artistes et artisans qui fuyaient les ravages subis par d'autres provinces d'Arménie. Le plus célèbre d'entre eux, Momik (ca. 1260-1333), était à la fois architecte, sculpteur, miniaturiste et copiste⁴. Parmi les principales réalisations architecturales et artistiques de ces deux familles sous la domination mongole, on peut citer les monastères de Noravanq et T'anat, l'église d'Arp'a/Aréni, œuvre de Momik (1321) et celles d'Éghéguis/Alayaz, de nombreux monuments funéraires, des *khatchqars* (plaques à croix) d'une grande finesse et l'un des plus beaux reliquaires de l'Arménie médiévale, le « Saint-Signe des Herbivores », une commande en 1300 du prince Éatchi Prrochian (m. 1317). L'essor de l'architecture s'accompagna de l'épanouissement d'une école spécifique de sculpture caractérisée à la fois par une certaine liberté dans l'iconographie et le style, et une large inventivité dans la conception et l'ornementation (cf. Donabédian, 1980a ; 1980b ; 1981). Centre des domaines des Orbélian, le monastère de Noravanq était le siège métropolitain de la

¹ Pour une présentation générale du district, cf. Hakobian 2011.

² Sur l'histoire de la région sous la domination mongole, cf. notamment Babaïan, 1969 ; Grigorian, 1981 ; Grigorian, 1990.

³ La principale étude à ce sujet est Hovsep'ian, 1969.

⁴ On trouvera une synthèse de l'abondante bibliographie consacrée à cet artiste dans *Momik*, 2011.

province de Siounie. Outre les œuvres d'art et d'architecture sacrée, outre les vestiges de résidences et de forteresses, on trouve aussi dans le Vayots Dzor des XIII^e et XIV^e siècles plusieurs ponts et caravansérails⁵. Ces derniers sont, avec les routes qui bénéficiaient également des soins des princes Orbélian et Prrochian, les témoins de l'intense activité économique que favorisait l'immense réseau des « routes de la soie » traversant l'empire mongol.

Le Vayots Dzor abritait, au sein de ses monastères, des *scriptoria*, ateliers de copie et d'enluminure très actifs. L'un des fameux représentants de cette « école » artistique, parfois appelée « école de Gladzor », était le peintre T'oros Taronatsi (première moitié du XIV^e siècle), copiste et surtout auteur des enluminures de nombreux manuscrits (cf. Avétissian, 1971 ; Mathews et Taylor, 2001 ; Guévorguian, 2003). Le district fut également célèbre, à la fin du XIII^e siècle et durant les premières décennies du XIV^e siècle, pour son université (école supérieure monastique) de Gladzor, sise sur les terres des Prrochian, probablement dans l'enceinte du monastère de T'anat (cf. Abrahamian, 1983 ; Khatchérian, 1973). Gladzor constituait un foyer de pensée, de culture et d'art, mais aussi de résistance à la pénétration catholique romaine, à une époque où la papauté avait implanté en Arménie plusieurs évêchés et en particulier

[p. 149]

une communauté pro-latine dans la province de Nakhitchévan, au sud du Vayots Dzor. L'université de Gladzor eut pour recteur de 1284 à environ 1338 le fameux théologien et savant Éssayi Nətchétsi (ca. 1260-ca. 1338), farouche opposant à Rome, dont l'enseignement attirait des centaines d'étudiants venant de toute l'Arménie et de la Cilicie.

Éghéguis, capitale de la principauté du Vayots Dzor

Éghéguis [Ełegis, Yeghegis], toponyme transformé un temps en Alayaz [Alagyaz] par des Turco-Tatares établis ici à la période moderne⁶, est aujourd'hui un village d'environ cinq cents âmes. Attesté depuis le début du IX^e siècle, établi sur le cours moyen de la rivière homonyme, affluent de l'Arp'a, Éghéguis fut une première fois capitale de la principauté des Vassakian de Siounie aux IX^e et X^e siècles (cf. Donabédian, 2010). À la fin du X^e siècle, Éghéguis céda la place à Kapan, située tout au sud de la province, devenue royaume en 987. Cependant, après la prise du royaume de Siounie par les Seldjoukides au XII^e siècle, une partie de la population reflua vers le nord et notamment à Éghéguis. Celle-ci retrouva son lustre après la libération du joug turc seldjoukide, au début du XIII^e siècle, sous les princes Orbélian dont elle devint l'un des lieux de résidence. Pendant un siècle, du milieu du XIII^e au milieu du XIV^e siècle, ce fut une petite ville florissante qui comptait, d'après les estimations, près de dix mille habitants. Les assez nombreux vestiges d'architecture médiévale, tant religieuse que profane et militaire (églises, chapelles, nécropoles, monuments funéraires, *khatchqars* et pierres tombales, forteresse, palais...), présents dans cette partie de la vallée de l'Éghéguis confirment l'existence d'une agglomération assez importante.

Les princes Orbélian, dont le centre spirituel et les mausolées se trouvaient au monastère de Noravanq, disposaient aussi d'un palais et d'un cimetière dans la ville d'Éghéguis. L'emplacement du palais n'est pas connu. Seuls deux fragments du tympan de la porte en subsistent, et surtout une photographie d'archives montrant l'état du tympan au début du

⁵ Sur l'architecture médiévale de la région, cf. notamment Cuneo, 1988, en particulier vol. 1, p. 66-67, 192-209. Sur l'art du Vayots Dzor en général cf. Thierry et Donabédian, 1987, en particulier p. 204-205, 210-211, 478-479 (Noravanq), 492 (Areni), 578 (Spitakavor Astvatzatzin), 582-583 (T'anat).

⁶ Venus des zones basses situées au sud et à l'est, des musulmans chiites turcophones, appelés Azerbaïdjanais depuis 1918, s'installèrent progressivement dans cette vallée relativement fertile, après qu'une partie des autochtones arméniens fut déportée en Iran au début du XVIII^e siècle. Ces musulmans, à leur tour, furent obligés de quitter les lieux après les événements de 1988.

XX^e siècle, brisé en trois morceaux (fig. 2). Daté de 1274, le tympan portait une décoration inhabituelle pour le Moyen Âge arménien. C'était une scène assez sommairement sculptée, en un bas-relief plat très érodé, qui figurait le prince Tarsayitj Orbélian et son épouse Mina Khat'oun, princesse de Khatchèn (Artsakh/Haut-Karabagh), assis côte à côte sur des trônes bas. Tarsayitj, dont le visage était assez expressif, portait un bonnet mongol à pendants latéraux, d'un type fréquent à l'époque sur les images des princes arméniens, notamment du Vayots Dzor. Faisant preuve d'une grande liberté, le sculpteur avait représenté les commanditaires nimbés,

[p. 150]

bien que mari et femme fussent en vie au moment de l'exécution de l'œuvre⁷. Il avait aussi hypertrophié les majuscules indiquant la date, de part et d'autre des figures. Enfin, il avait placé au bas de la composition un rang d'étoiles à six branches disposées de manière inhabituelle, « verticalement » (c'est-à-dire avec deux pointes en haut et deux en bas). Ce motif est à rapprocher du rang d'étoiles à huit pointes, très prisé à l'époque, commun aux arts arménien et musulman.

Notons que, bien que moins répandue que l'étoile à huit pointes, celle à six pointes, dite aussi « étoile de David », se rencontre assez souvent en Arménie, en particulier au XIII^e s., notamment sur des monuments aussi emblématiques du christianisme que les *khatchqars*, où elle est placée au pied de la croix. Elle ne semble pas avoir de lien, dans ce contexte, avec le judaïsme, mais est probablement porteuse, comme les autres motifs étoilés et radiants, d'un sens de rayonnement lumineux, donc peut-être de présence et de protection divine. On la trouve également sur quelques pierres tombales chrétiennes d'Arménie où elle peut être associée à la « roue d'éternité » (fig. 3). En revanche, l'étoile à six pointes ne figure pas sur les pierres tombales juives d'Éghéguis, alors que la roue tourbillonnante y a une large place à (cf. *infra*).

On trouve également à Éghéguis, entre autres sanctuaires, une petite église dédiée à la Mère de Dieu, dite aussi *Zorats* (« des Soldats »). Bâtie dans les années 1320 sur commande de plusieurs membres de la famille Orbélian, dont l'évêque Tarsayitj-Stép'anos, elle possède une structure insolite. Elle correspond au seul chevet d'une église normale, avec une abside flanquée de deux chapelles-sacristies à absidiole, le tout largement ouvert à l'ouest. Quant à la nef habituelle, elle est remplacée par une plateforme ouverte où s'assemblaient, pense-t-on, les soldats des contingents des Orbélian ou du moins leurs officiers. Cette architecture très originale est un autre reflet de la liberté créatrice qui régnait à l'époque au Vayots Dzor.

Enfin, ce qu'il subsiste du cimetière familial des Orbélian se présente aujourd'hui comme une aire quadrangulaire entourée d'un muret récemment refait, dans laquelle sont disposés un monument funéraire partiellement conservé et plusieurs pierres tombales (fig. 4). Le monument a été érigé entre 1273 et 1290 (cf. Donabédian, 1980b, p. 399) et sept des pierres tombales sont datables de la fin du XIII^e aux premières décennies du XIV^e siècle (trois sont datées par inscription de 1280, 1292 et 1303, cf. Stone, 2011, p. 215-217, 220-221). Le mémorial, d'un type fréquent à l'époque, a conservé ses deux *khatchqars*, surmontés d'un tympan orné d'une riche composition en bas-relief à trois croix sur fond végétal, mais il a perdu son cadre maçonné à deux murets latéraux, initialement coiffés, on peut le supposer, d'un gâble (petit toit en bâtière). Les pierres tombales, quant à elles, présentent un grand intérêt pour le sujet qui nous occupe, car elles sont étroitement apparentées à celles du cimetière juif. Leur forme correspond au type qui y est le plus fréquent (cf. *infra*) et la

⁷ Le nimbe est en principe réservé aux images de donateurs morts au moment de la construction. Les exceptions cependant ne sont pas rares. Un exemple célèbre est donné par la sculpture du roi Gaguik Artzrouni sur son église palatine d'Aght'amar (915-921), en Arménie méridionale.

[p. 151]

Pierre tombale de 1280 en mémoire d'un certain Səmbat se singularise par une ornementation sculptée couvrant tout le volume et faite d'un entrelacs de boudins (fig. 11a) à croisements diagonaux, que nous retrouverons dans le cimetière juif, ainsi que, légèrement modifiés, au monastère de Noravanq (fig. 11b). C'est un dessin original qui s'inscrit, nous le verrons plus bas, dans le cadre des interactions entre les arts arménien et « seldjoukide » (fig. 12).

Découverte du cimetière juif d'Éghéguis

La situation exceptionnelle et paradoxale du Vayots Dzor – son brillant essor sous le joug mongol – a pour témoins inattendus les traces d'une communauté juive, apparemment assez nombreuse, riche et cultivée, dans la ville médiévale d'Éghéguis, précisément à la période concernée : deuxième moitié du XIII^e et première moitié du XIV^e siècle. Cette présence nous est révélée par les vestiges d'un cimetière situé sur la rive sud de la rivière Éghéguis, légèrement à l'écart de la ville qui s'étendait sur sa rive nord.

Dès 1910, la découverte d'une pierre portant une épitaphe juive dans ce qui était alors le village d'Alayaz avait été signalée par l'archimandrite Garéguin Hovsépian (1867-1952), futur catholico et grand arménologue, au savant russe d'origine géorgienne Nikolaï Marr (1864-1934). Ce dernier publia en 1912 dans l'une des revues savantes de Saint-Pétersbourg une brève information à ce sujet (cf. Marr, 1912). Hormis cette notule, nous ignorions tout de ce cimetière jusqu'à la fin du siècle dernier.

Tout changea lorsque, à l'invitation des autorités religieuses arméniennes, en particulier de l'évêque Abraham Məkərtchyan, prélat du diocèse de Siounie, des investigations furent entreprises sur le site à la fin des années 1990 et au début des années 2000 par une mission archéologique que dirigeaient les professeurs Michael Stone et David Amit de l'université de Jérusalem, en coopération avec l'Institut d'archéologie et d'ethnographie de l'Académie nationale des sciences d'Arménie (cf. Amit et Stone, 2002 ; Stone et Amit, 2006).

Les dégagements et fouilles ont mis au jour, dans une zone excentrée du village actuel, un cimetière et les vestiges de trois moulins, d'habitations, de fours à pain et d'entrepôts (cf. Stone et Amit, 2006, p. 110-111) (fig. 5). Située près du bord de la rivière, cette aire envahie par les herbes folles, couverte d'arbres et de buissons était restée inaperçue depuis son abandon, probablement dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. On y a découvert quarante pierres tombales à l'intérieur de l'ancien cimetière, ainsi que vingt-quatre autres, déplacées ou remployées ici et là, qui ont presque toutes été rapportées par les archéologues dans l'aire cémétériale (autour de laquelle un muret a été construit) ; s'y ajoutent plusieurs fragments. Ces soixante-quatre pierres tombales sont en basalte, pierre volcanique locale de couleur grise. Nous examinerons plus loin leur forme, leurs inscriptions et leur décor, mais notons d'emblée leur nombre qui permet d'envisager une présence juive numériquement assez forte.

[p. 152]

Avant de passer à l'examen des pierres tombales, pour mieux comprendre l'importance de cette découverte, il faut apporter la précision suivante : il n'y avait, avant la mise au jour du cimetière d'Éghéguis, aucune preuve tangible, documentée, de l'existence d'une communauté juive en Arménie. Certes, selon deux sources anciennes, l'*Histoire de l'Arménie* (p. 174, 177) de Moïse de Khorène (datation incertaine entre les V^e et VIII^e siècles) et les *Histoires épiques* ou *Histoire de l'Arménie* (p. 175-176) attribuée à un certain Fauste de Byzance (V^e siècle), des populations juives auraient été installées de force dans plusieurs villes d'Arménie au I^{er} siècle av. J.-C. sous le règne de Tigrane le Grand (reg. 95-55 av. J.-C.). Cependant, au témoignage de la deuxième source, ces communautés, encore très nombreuses au IV^e siècle (plusieurs dizaines de milliers, chiffre probablement exagéré), auraient toutes été emmenées en captivité par les Perses sassanides vers 370. Il faut attendre la prise de Kapan, capitale de la Siounie, par les

Turcs seldjoukides en 1103, pour trouver, chez l'historien Step'anos Orbélian (fin XIII^e siècle) (cf. *Histoire de la Siounie*, p. 190), à propos de cet évènement, une mention un peu plus précise d'un « quartier juif »⁸, en périphérie de la ville. Enfin, dans le district même de Vayots Dzor, sur la chapelle de l'ermitage de la Vierge Blanche (Spitakavor Astvatzatzin, 1321), une inscription datable de la première moitié du XIV^e siècle enregistre le don d'une terre achetée à un Juif (cf. *Corpus*, p. 98, n° 275)⁹. Mais ces brèves mentions ne peuvent être comparées à la réalité tangible d'un cimetière et des restes de divers bâtiments. Les deux dernières références sont néanmoins intéressantes, car elles suggèrent que la communauté d'Éghéguis n'était certainement pas un phénomène isolé dans l'Arménie de l'époque, du moins dans la province de Siounie.

Morphologie, disposition et orientation des pierres tombales

Les pierres tombales sont un domaine spécifique, encore peu étudié, de la vaste sphère mémoriale et funéraire de l'Arménie¹⁰. Une tentative de typo-chronologie sommaire pourrait donner ce qui suit :

1. À la période paléochrétienne et au haut Moyen Âge, les pierres tombales en Arménie sont principalement en forme de « plinthe surmontée d'une bâtière », en d'autres termes, un parallélépipède rectangle (au début très peu élevé) dont le haut a la forme d'un volume à deux pentes (au début peu marquées, cf. Mirijanian, 2019 ; Donabédian, 2020, p. 143-149).

[p. 153]

2. Au Moyen Âge (X^e-XIV^e siècle), la typologie se diversifie et, à côté du modèle ancien dont la hauteur et l'inclinaison des versants augmentent, apparaît une forme où la bâtière est remplacée par un berceau, avec souvent un ou deux petits degrés légèrement en saillie au pied du volume et un sillon entre les deux registres. C'est la forme que nous observons ici.

3. On trouve souvent, à la fin du Moyen Âge et à la période moderne, des pierres tombales en forme de bélier, forme également utilisée par les Yézidis et les musulmans.

4. À la période moderne, la forme de pierre tombale la plus répandue est un simple parallélépipède rectangle qui porte de nombreuses sculptures en bas-relief représentant le défunt dans des scènes de la vie quotidienne, de festin, de travail ou symboliques.

5. Enfin, il existe en Arménie depuis le Moyen Âge une catégorie de pierres tombales propre aux sépultures placées à l'intérieur des narthex (appelés *jamatoun* ou *gavit*), et des mausolées. Ce sont d'assez fines plaques rectangulaires en très faible saillie sur le sol (fig. 3).

À Éghéguis, c'est la norme médiévale « de plein air », en « berceau sur parallélépipède » qui s'applique, avec parfois, comme ailleurs en Arménie (et en diaspora, fig. 14), un berceau légèrement brisé (pointu). Une grande parenté de forme et matériau lie ces pierres à celles du cimetière voisin des Orbélian, une étude géologique montrant même que les blocs de basalte proviennent de la même carrière (cf. Stone et Amit, 2006, p. 118). Dans un cas, le commanditaire a fait le choix de la forme plus ancienne, celle en bâtière, mais avec, conformément à la « mode » de l'époque, des versants bien pentus (fig. 6). Ainsi, la morphologie des pierres tombales montre une pleine intégration de la communauté juive dans

⁸ Dans le texte arménien : *jəhtat'agh*, où *jəhut* = Juif et *t'agh* = quartier. Il s'agissait d'un faubourg de Kapan. La forme *jəhut*, *jəhud* empruntée à l'arabe remplace parfois, à partir du Moyen Âge, l'arménien *hrēay* = Juif.

⁹ Là encore, c'est le terme *jəhut* qui est employé. Ce témoignage montre qu'un Juif pouvait posséder une terre dans l'Arménie du Moyen Âge.

¹⁰ Les articles relatifs aux pierres tombales d'Arménie sont consacrés aux monuments de la fin du Moyen Âge et de la période moderne, riches en sculptures figurées. Il n'y a pas encore, à notre connaissance, d'étude générale sur la typo-morphologie des pierres tombales, ni d'étude ciblée sur celles de l'Antiquité tardive (à l'exception des deux études succinctes de Mirijanian et Donabédian citées ci-dessus, à la fin de l'alinéa 1) et du Moyen Âge.

son environnement arménien et son recours aux normes en vigueur dans la société d'accueil. Nous verrons qu'il en est de même pour l'ornementation.

À en juger par la trentaine de pierres tombales qui ont, semble-t-il, conservé leur emplacement d'origine, les tombes étaient disposées en rangs et distantes les unes des autres de quelques dizaines de centimètres (cf. Amit et Stone, 2002, p. 71). Les pierres tombales en Arménie sont des marqueurs de surface qui signalent la présence d'une sépulture, quelques dizaines de centimètres plus bas, dans la terre. La pierre tombale reflète aussi l'âge du défunt, c'est pourquoi la longueur des pierres tombales varie. Ici elle va de 65 à 178 centimètres (cf. Amit et Stone, 2002, p. 72-73, n° 15) (de l'âge de nourrisson à celui d'adulte). Il serait fort utile que des fouilles archéologiques soient menées sous l'aire cémétériale et mettent au jour les dispositifs d'inhumation qui se pratiquaient dans le cimetière juif, car cela permettrait de les comparer avec les pratiques funéraires en usage dans l'Arménie médiévale. Des fouilles permettraient par exemple de tirer au clair la question de l'orientation des inhumations. En effet, la plupart des pierres tombales restées semble-t-il à leur emplacement d'origine sont apparemment orientées « est-ouest » (cf. Amit et Stone, 2002, p. 79) ; il devrait en principe en être de même pour

[p. 154]

les tombes sous elles ; s'il se confirmait que les défunts sont inhumés, comme dans les tombes chrétiennes d'Arménie, la tête à l'ouest et les pieds à l'est, cela signifierait que c'est étrangement la norme chrétienne qui est appliquée et non la norme juive¹¹.

Remarques sur les épitaphes et la provenance des Juifs d'Éghéguis

Neuf des soixante-quatre pierres tombales du cimetière juif d'Éghéguis portent des inscriptions, tandis que sur le reste des pierres l'absence de texte s'explique peut-être par l'érosion et le lichen (cf. Amit et Stone, 2002, p. 75). Chaque texte autonome étant répertorié séparément, on compte pour neuf pierres vingt inscriptions, dont dix-huit en hébreu et deux en araméen. Les datations s'étendent de 1266 à 1346. L'auteur de ces lignes n'étant pas hébraïsant, il se contentera de rapporter succinctement ce qu'indiquent, à propos de ces épitaphes, D. Amit et M. Stone.

Considérant premièrement la relative maladresse de l'écriture et son irrégularité, ces chercheurs s'accordent à penser que les inscriptions ont été gravées par des personnes qui n'étaient pas des lapicides professionnels, mais qui possédaient la langue et la terminologie religieuse traditionnelle hébraïque : c'étaient donc des membres de la communauté juive. Les défauts de l'écriture ne s'expliqueraient pas seulement par l'inexpérience des lapicides, mais aussi parce que la gravure a très probablement été exécutée après la sculpture des ornements et s'est tant bien que mal adaptée à eux. Compte tenu de l'étroite parenté des pierres tombales juives avec celles des voisins chrétiens et en particulier des princes Orbélian, il est fort probable qu'elles ont été taillées et sculptées par des artisans arméniens. Les Juifs commandaient certainement leurs pierres tombales au(x) même(s) atelier(s) qui desservai(en)t aussi la famille princière locale, et ces pierres leur étaient livrées taillées et décorées (cf. Amit et Stone, 2002, p. 114-115, 117).

De son côté, l'analyse des textes révèle une bonne maîtrise de la langue et le recours à de nombreuses citations de textes canoniques, une bonne connaissance des sources rabbiniques, des abréviations usuelles, des versets de la Bible et des formules normées empruntées aux textes liturgiques et funéraires (cf. Amit et Stone, 2002, p. 74, 88). Certains passages manifestent même un style littéraire élevé (cf. Yakerson, 2017, p. 196). On peut donc y voir l'indice d'un

¹¹ En principe les tombes juives sont tournées vers Jérusalem, ce qui, vu d'Arménie, supposerait une orientation (les pieds placés) au sud-ouest et non à l'est.

solide bagage culturel, du moins chez les membres lettrés de la communauté, et du fort attachement de cette dernière à sa langue, ses traditions et règles religieuses.

Les inscriptions gravées sur les côtés longs des blocs comportent en général des textes dédicatoires concernant le défunt et des prières pour le salut de son âme, avec des versets bibliques et des extraits de textes canoniques ; tandis

[p. 155]

que les faces étroites des extrémités des blocs portent inscrites des formules de bénédiction (cf. Amit et Stone, 2002, p. 74) (fig. 7).

Certains éléments d'onomastique et de titulature pourraient révéler une provenance de Perse, sinon pour toute la communauté juive d'Éghéguis (qui semble avoir une expérience locale assez ancienne), du moins pour certains de ses membres. Stone et Amit citent en particulier, dans l'inscription n° 5, un certain Elia qualifié d'*Anisi*, ce qui semble être un terme perse signifiant « ami », ainsi qu'une abréviation propre aux manuscrits juifs d'Orient (cf. Amit et Stone, 2002, p. 78). Dans l'inscription n° 19, la mention d'un certain *khawaja* Sharaf al-din, fils de *khawaja* Zaki, montrerait, à la fois par les noms et par le titre honorifique perse équivalant approximativement à « maître », que l'on a peut-être affaire à des Juifs originaires de Perse (cf. Amit et Stone, 2002, p. 108-109). En revanche, l'argument selon lequel la forme de certaines lettres plaiderait en faveur de l'hypothèse iranienne (cf. Engel, 2009 ; Ter-Pétrossian, 2012, p. 238) semble beaucoup moins assuré (cf. Yakerson, 2017, p. 196). Rappelons que, sous les dominations arabe, seldjokide puis mongole, l'influence arabo-iranienne s'exerça fortement sur l'onomastique arménienne. Les prénoms et surnoms du prince arménien de Khatchèn (mort en 1261) Hassan¹² Djalal-Dawla¹³ en sont un exemple éloquent. Il est permis de penser que les Juifs d'Éghéguis suivaient les mêmes « modes » sans forcément venir d'Iran ou d'Irak. Rappelons aussi que les données historiques susmentionnées autorisent à supposer que les Juifs de Kapan (lointains descendants des déportés de la fin de l'ère ancienne ou émigrés d'un pays du Moyen Orient ?) qui auraient été épargnés par les attaquants turcs au XII^e siècle, avaient pu « monter » vers Éghéguis, devenue capitale régionale au XIII^e siècle, donc nouveau pôle d'attraction. Signalons enfin l'hypothèse émise par Lilit Ter-Pétrossian selon laquelle les Juifs d'Éghéguis pourraient avoir été amenés d'Irak par les princes du Vayots Dzor vers 1258, après la prise de Bagdad par les Mongols et leurs feudataires arméniens (cf. Ter-Pétrossian, 2012, p. 242). Outre l'absence de fondement documentaire, on objectera à cette hypothèse que la familiarité avec les coutumes locales reflétée par les pierres tombales dès les années 1260 suppose une assez longue cohabitation préalable.

Décoration des pierres tombales

Neuf des pierres tombales sont décorées de motifs sculptés en bas-relief (et dans un cas, gravés). Ce sont des motifs zoomorphes et géométriques, avec une modeste part de végétal, auxquels s'ajoutent deux images architecturales.

[p. 156]

Tous ont certainement une portée symbolique. Les spécialistes qui ont dégagé et étudié les pierres tombales, en premier lieu Michael Stone, ont établi, on l'a dit plus haut, que ce décor était à l'évidence l'œuvre d'artisans arméniens. Stone a émis l'hypothèse convaincante que les commanditaires juifs choisissaient, dans un « catalogue de modèles » proposé par ces artisans,

¹² Les « Hassan » arméniens, attestés entre 844 et le XV^e siècle, sont au nombre de soixante-et-onze ! (La 72^e est « une » Hassan mentionnée en 1751). Cf. Atjarrian, 1946, p. 51-61. Pour Hassan de Khatchèn, voir p. 56-57.

¹³ *Hassan* « beau » en arabe (*hasan*), et *djalāl-dawla* « gloire de la dynastie » en arabe (*ḡalāl al-dawla*) (avec omission en arménien de l'article « al- »). L'auteur remercie son collègue Manuel Sartori pour ses éclaircissements sur l'interprétation de ces noms arabes.

les images correspondant aux messages que devaient porter ces monuments funéraires, en évitant les motifs directement associés au christianisme (cf. Amit et Stone, 2002, p. 87, 89)¹⁴. Edda Vardanyan, du Maténadaran d'Erevan, vient de consacrer à ce décor sculpté une étude encore inédite (cf. Vardanyan, à paraître)¹⁵ ; le lecteur y trouvera une analyse détaillée des motifs et un exposé de leurs liens avec l'iconographie ancienne et médiévale, tant juive qu'arménienne, et de leur sémantique. Nous nous contenterons donc de brèves observations complémentaires.

Motifs zoomorphes

Trois motifs zoomorphes très érodés figurent dans le décor sculpté de la pierre tombale n° 6 (fig. 8). Original tant par sa structure que par son contenu, ce décor est disposé en deux rangs de trois cadres rectangulaires moulurés, un rang sur chaque flanc de la pierre. Côté sud, on propose d'identifier, dans le cadre de gauche, un lion et, dans celui du centre, peut-être un bœuf (ailé ?), tandis qu'à droite se trouve un motif géométrique (cf. *infra*). Côté nord, on devine, à gauche, un oiseau (aigle ?) accosté de poissons aux quatre angles, au centre une rosace, et à droite une roue d'éternité (cf. *infra*). Tant l'identification que l'interprétation des animaux est difficile. Stone veut y voir trois des faces des vivants de la vision d'Ézéchiel 1, 10-11, l'homme n'étant pas figuré, selon lui, en raison de l'interdiction formulée parmi les dix commandements (Exode 20, 4 ; Deutéronome 5, 8, cf. Amit et Stone, 2002, p. 85). Invoquant la fréquence des images d'animaux dans l'art mémorial et funéraire aussi bien juif qu'arménien, Vardanyan envisage plutôt des symboles paradisiaques et/ou apotropaïques. En l'état actuel des images, il est difficile de se prononcer.

Motifs géométriques

Les deux motifs géométriques les plus fréquents sont ici la rosace à six ou douze navettes/pétales et la roue d'éternité, à pales courbes tournant dans un sens ou dans l'autre. Les deux motifs figurent sur la pierre tombale n° 6 susmentionnée, ainsi que sur plusieurs autres. Leur fréquence et popularité s'expliquent probablement par le fait que, attestés dans l'ornementique traditionnelle juive comme arménienne depuis l'Antiquité, acceptés et

[p. 157]

compréhensibles, ils sont durablement inscrits dans le vocabulaire des symboles familiers. Leur présence conjointe s'observe sur une pierre tombale arménienne de 1261 signalée plus haut, où, de surcroît, la roue tourbillonnante forme le cœur d'une étoile à six branches (fig. 3). La rosace comporte une part de végétalisme lorsque ses rayons ne sont pas des navettes mais des pétales et qu'elle peut être vue comme une marguerite. On peut lui attribuer, comme à tous les motifs rayonnants, un symbolisme associé à la lumière, à la plénitude. Dans l'Arménie paléochrétienne, la rosace révèle sa charge sacrée, car elle accompagne souvent la croix en se rangeant sur ses deux côtés, par exemple sur le linteau des portes des églises ; elle peut même se substituer à la croix. Toujours sur la pierre tombale n° 6, outre la rosace-marguerite au centre de la face nord, une rosace plus singulière, entourée d'un double anneau que dessine une chaîne, est sculptée à l'extrémité droite de la rangée sud ; comportant quatre pétales (?), elle semble s'apparenter à une croix pattée (!). Quant à la roue dite d'éternité, le mouvement perçu comme perpétuel de ses pales courbes exprime clairement sa signification (que traduit la qualification

¹⁴ L'auteur de ces lignes est reconnaissant à Michael Stone pour ses précieuses indications et explications complémentaires transmises par courriel le 19 janvier 2021.

¹⁵ L'auteur de ces lignes remercie vivement E. Vardanyan d'avoir bien voulu lui donner connaissance de son article avant sa publication.

« d'éternité » qui lui est donnée¹⁶) et justifie qu'elle soit un ornement privilégié des monuments funéraires. Sur les pierres tombales n^{os} 12 et 41, un rang de trois roues, dont la rotation peut être indifféremment dans une direction ou dans l'autre, orne chacune des deux faces (fig. 9).

Un entrelacs géométrique et anguleux à boudins entrelacés disposés en diagonale couvre entièrement les flancs de la pierre tombale n^o 9, à l'exception de ses deux faces extrêmes (fig. 10). Nous avons vu plus haut cet ornement sur la pierre tombale de Səmbat, datée de 1280, au cimetière des Orbélian, non loin d'ici ; il apparaît également, dans le même district, au monastère de Noravanq, sur les piédestaux de deux *khatchqars* (l'un est daté d'environ 1318, cf. *Corpus*, p. 244, n^o 799) qui flanquent la façade ouest de l'église funéraire (1331-1339) du prince Bourt'èl Orbélian (première moitié du XIV^e siècle) (fig. 11). Compte tenu de la place de choix qui est réservée aux entrelacs sur les monuments à fonction mémoriale et funéraire que sont en particulier les *khatchqars*, on peut raisonnablement associer ce type d'ornements, dont le dessin est en principe sans début ni fin, à l'idée de vie éternelle. Il n'est donc pas étonnant d'en trouver ici des exemples dans deux cimetières.

À la portée symbolique du motif s'ajoute un argument social. Le fait que les Juifs recourent à un ornement choisi pour marquer la tombe d'un membre de la famille régnante locale, présent également dans le monastère qui abrite leurs mausolées dynastiques, atteste une fois de plus la proximité de la communauté juive de son entourage arménien, son rang assez élevé dans la société locale et l'ampleur de ses moyens. Ce choix témoigne également du souci de cette communauté d'être « en phase » avec les tendances de son époque. En effet, l'entrelacs dont il s'agit, dessin pittoresque au fort impact visuel, n'est pas une

[p. 158]

création propre aux seuls domaines des Orbélian. C'est un motif que l'on trouve aussi à la même période dans d'importantes constructions de princes et notables turcs musulmans : il couvre des colonnes de la grande *Médressé* à deux minarets d'Erzurum (l'arménienne Karin, en grec Théodosiopolis) que l'on s'accorde à dater de la deuxième moitié du XIII^e siècle¹⁷, et il s'étend en bandeau sous la corniche d'un mausolée musulman (*türbé*) de la même ville, probablement du XIV^e siècle¹⁸ (fig. 12).

Motifs pseudo-architecturaux

La pierre tombale n^o 49 se distingue, non seulement par son matériau, un basalte dense et foncé, mais aussi par sa forme et son ornementation. La relative modestie de sa largeur lui confère une sveltesse que soulignent le retrait progressif vers le haut de chacun de ses trois niveaux et la forme nettement brisée (pointue) de son berceau (fig. 13). Cette silhouette semble reprise sur le bas-relief plat qui orne l'une de ses extrémités, avec des contours aux courbes accentuées. On croit y voir le modèle réduit d'un édicule orientalisant couronné d'un dôme bulbeux sur un tambour aux flancs curieusement arrondis. Pour ajouter une note d'élégance à ce dessin, le sculpteur a creusé d'une légère concavité les arêtes verticales de la pierre tombale comme pour suggérer le galbe d'un imperceptible étrécissement. Mais le lapicide inexpérimenté des inscriptions hébraïques, qui les a entourées d'un cadre aux courbes orientalisantes approximatives, n'a pas résisté à la tentation, ciseau et marteau à la main, d'ajouter son « grain de sel » maladroite. Sur le bas-relief plat, il a gravé une réinterprétation un peu fantaisiste de la même silhouette et, en son sein, a incisé une sorte de porte à deux battants. À l'autre extrémité, autour de ce qui avait probablement été une rosace, endommagée, ce même graveur improvisé

¹⁶ En arménien l'appellation qui lui est parfois donnée, *arévakhatch* (« croix solaire »), semble renvoyer à une symbolique très ancienne, liée peut-être à des figures préhistoriques apparentées au svastika.

¹⁷ Selon Rogers, 1965, p. 63-85, la *Médressé* pourrait dater du début de la deuxième moitié du siècle.

¹⁸ Ünal (1968, p. 92) donne un schéma et décrit ainsi l'entrelacs des colonnes de la *Médressé* : « une série de galons repliés en crochet et groupés trois par trois » ; voir aussi pl. XXXIV, ph. 91. Quant au « mausolée n^o 3 » (dans le groupe des « Trois mausolées »), cet auteur (p. 115) propose de le dater du XIV^e siècle ; voir aussi pl. XXXVII, ph. 103.

a laissé un dessin encore plus malhabile avec, à nouveau, probablement, le souhait de répéter une silhouette approximativement architecturale.

Dans les deux images gravées aux extrémités, Stone voit, à raison croyons-nous, un dessin de porte pouvant symboliser la résurrection à travers l'idée de l'ouverture des tombes (cf. Stone et Amit, 2006, p. 115). Dans une iconographie chrétienne, on penserait à la porte conduisant au salut qu'évoque saint Jean en citant les paroles du Christ (Jean 10, 9). Vardanyan, quant à elle, reprend et élargit la perspective ébauchée par Stone : elle envisage plus généralement les images du portail sacré comme la promesse de l'entrée dans le monde de l'au-delà, et celles des édifices sacrés à couverture voûté de l'art juif, du temple de Salomon au *mishkan* ; elle y voit un lien possible avec la promesse évoquée par l'inscription gravée sur la pierre tombale à la

[p. 159]

mémoire de « Rachel, fille d'Éli [appelée à] reposer dans le Jardin d'Eden ». La symbolique de l'édifice sacré et de la porte menant au salut semble en effet aisément perceptible. Vardanyan estime, à juste titre certainement, que l'on a là l'expression d'un symbolisme juif.

Pour compléter l'étude comparative des pierres tombales juives et arméniennes de la période considérée, citons une œuvre conservée à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg et provenant de Crimée (fig. 14). Cette pierre tombale d'un garçon arménien mort en 1362, créée à une période où la presqu'île abritait une forte communauté arménienne, présente d'intéressantes similitudes avec celles évoquées plus haut. La morphologie est la même ; comme là, le berceau est brisé ; une inscription en deux lignes, ici d'une grande régularité, est sculptée sur le haut des deux flancs ; l'une des faces latérales est ornée de deux quadrupèdes (un lionceau ? et un loup ?), ici placés de part et d'autre d'une croix en médaillon ; et à l'une des extrémités est gravée une rosace au cœur d'une étoile à six pointes¹⁹.

Principales conclusions

Pour résumer les observations faites plus haut, notons que les indices fournis par l'examen des pierres tombales préservées sur le site du cimetière juif d'Éghéguis révèlent la présence, aux XIII^e et XIV^e siècles, du temps de l'essor du Vayots Dzor sous l'égide de ses princes Prochian et Orbélian, d'une communauté juive assez nombreuse et bien intégrée dans la société locale. Nous ignorons ses origines, mais, compte tenu de sa familiarité avec les traditions locales, nous pouvons penser qu'elle était installée là depuis déjà un certain temps, même s'il n'est pas exclu que quelques-uns de ses membres fussent originaires d'Iran ou d'Irak. Elle est assez aisée et certains de ses membres peuvent se permettre de rivaliser avec la famille princière locale pour le choix des pierres tombales et de leur ornementation. Cette communauté partage sur beaucoup de points les us et coutumes, les goûts et normes de la société locale arménienne. En même temps, le soin apporté au contenu des textes gravés sur les pierres et le choix des motifs destinés à les orner révèlent une colonie fortement attachée à ses traditions culturelles, linguistiques et religieuses.

Un site qui est loin d'avoir livré tous ses secrets

Au Vayots Dzor, comme partout ailleurs en Arménie, l'alourdissement de la domination mongole, l'anarchie qui marqua la seconde moitié du XIV^e siècle, puis les dévastations de Tamerlan à la fin du XIV^e siècle et au début du XV^e siècle furent fatals à Éghéguis et à une grande partie de la population que la ville

¹⁹ Pour élargir encore, dans le temps et l'espace, le champ des études comparatives des motifs évoqués (roues d'éternité, rosaces, étoiles à six et huit branches), voir l'abondante documentation réunie par Magistrini, 2017.

[p. 160]

abritait²⁰. On ignore ce qu'il est advenu de la communauté juive. Au début du XIX^e siècle, à la veille de la conquête russe, la localité était considérablement amoindrie. Aujourd'hui, le cimetière juif a été dégagé, entouré d'un muret et muni d'une signalétique en arménien, hébreu et anglais. Il est mentionné dans les guides touristiques récents relatifs à la république d'Arménie et sa visite est proposée aux touristes par les agences d'Erevan.

Parmi les retombées des dégagements et fouilles dans et autour du cimetière juif d'Éghéguis, outre la démonstration qu'une communauté juive a réellement existé ici au Moyen Âge, et le coup de projecteur sur un site partiellement aménagé et effectivement protégé, outre les publications citées plus haut en référence, il faut signaler la tenue d'un congrès international en 2009 à l'université d'Éghég'nadzor, chef-lieu du Vayots Dzor. Ce congrès a permis une nouvelle synthèse sur les résultats des investigations conduites jusque-là. L'essentiel de ces matériaux a été réuni dans une publication sortie la même année avec le soutien de l'actuelle communauté juive d'Arménie (cf. *Jews in Armenia*, 2009).

Plus récemment, en 2018, de nouvelles recherches ont été entreprises sur le site d'Éghéguis, notamment autour du cimetière juif et de ses environs, par des chercheurs italiens et arméniens. À l'initiative de l'historienne Zaroui Pogossian, actuellement professeure associée de civilisation byzantine à l'université de Florence, ces travaux ont pu être inscrits dans un vaste projet européen²¹ groupant des chercheurs des universités de Bochum, d'Erevan et de Florence. Dans ce cadre, un recueil d'articles reflétant entre autres les résultats des derniers travaux relatifs au cimetière juif d'Éghéguis pourra être prochainement publié (cf. Pogossian et Nucciotti, à paraître).

Il faut espérer que ces avancées dans la recherche feront clairement ressortir la nécessité de soumettre le site du cimetière à un programme d'étude proprement archéologique et, plus précisément, d'archéologie funéraire. Nous avons souligné plus haut l'intérêt que présenterait une telle approche pour une meilleure connaissance des pratiques funéraires et leur étude comparée. Il serait également très utile que des investigations et sondages soient entrepris sur l'ensemble de l'aire occupée par l'ancienne ville d'Éghéguis pour tenter d'identifier la zone de résidence des Juifs. Nous n'avons pour l'heure que les traces funéraires d'une communauté qui a pourtant vécu sur cette parcelle d'Arménie pendant au moins un siècle et peut-être bien plus.

²⁰ Au début du XVIII^e siècle néanmoins il subsistait des habitants arméniens puisqu'une (modeste) église fut reconstruite en 1703 (cf. *Corpus*, p. 106 et 111, n° 317).

²¹ Il s'agit d'un projet ERC intitulé « Armenia Entangled (ArmEn) – Connectivity and Cultural Encounters in Medieval Eurasia, 9th-14th Centuries » au sein duquel Z.P. a le rôle d'« investigateur principal ».

Illustrations



Fig. 1. Éghéguis dans l'Arménie du Nord-Est au Moyen Âge. Carte Eric van Lauwe



Fig. 2. Éghéguis, résidence des Orbélian. Tympan de la porte (1274).
Le prince Tarsayitj et son épouse Mina. Photo (début xx^e siècle)
Archives du Musée d'histoire de l'Arménie, Erevan



Fig. 3. Monastère de Gandzassar (Artsakh). Intérieur du narthex.
Pierre tombale du prince Hassan Djalal-Dawla de Khatchèn (1261).
Photo Hraïr Hawk Khatcherian



Fig. 4. Éghéguis, cimetière des Orbélian. Vue du sud.
Au fond, à droite, le monument à deux *khatchkars* (entre 1273 et 1290). Photo auteur

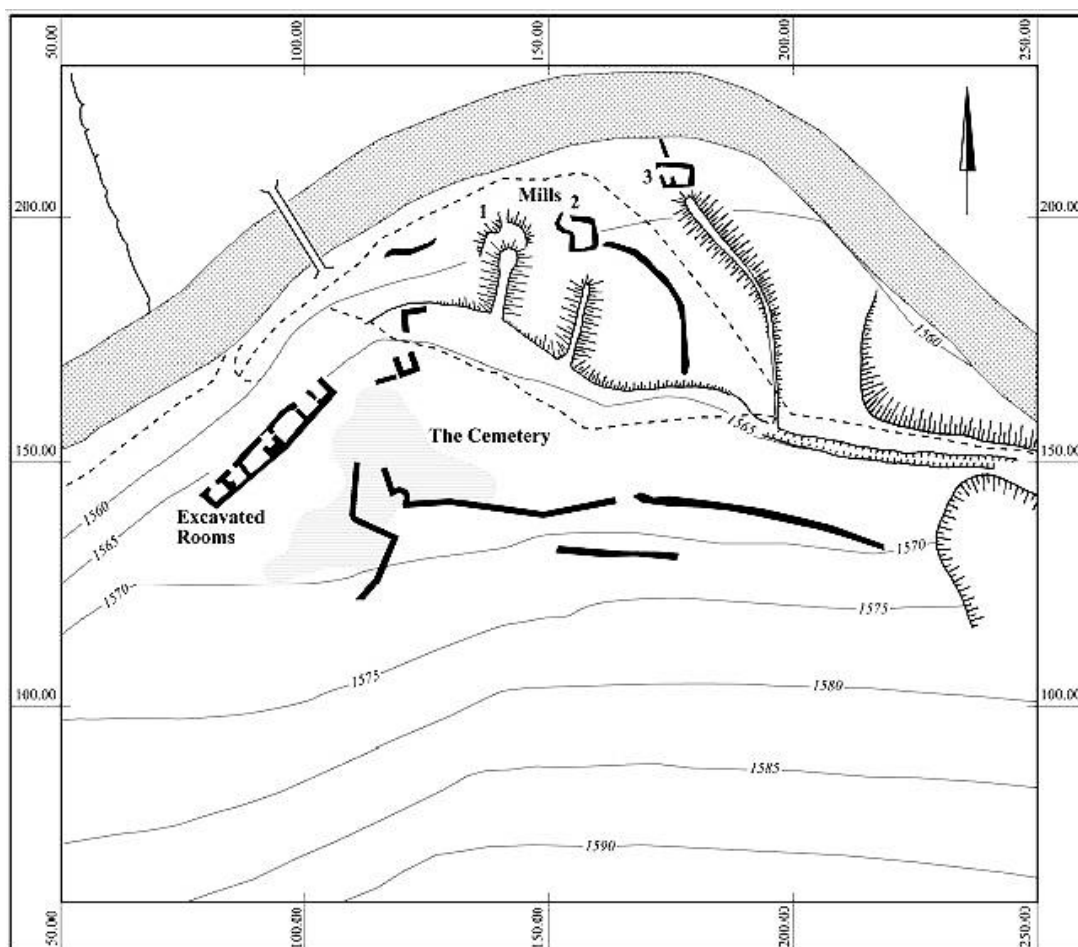


Fig. 5. Éghéguis, cimetière juif. Plan du site. D'après Stone & Amit 2006, p. 123, pl. 1



Fig. 6. Éghéguis, cimetière juif. Vue partielle du nord-ouest. Photo auteur

<p>Inscription 1 נפטר .ח.ה בן ד'יד בש . . בתמוז[ן] שנת אתר לשטרות [Di]ed [] son of David . . . in Tammuz year 1600 of documents</p> <p>Inscription 3 נפטר באבה בר דוד בחודש תמוז שנת אתר Baba bar David died in the month of Tammuz, year 1600</p> <p>Inscription 8 הרהמן יחול וירחם על נפש הנער הצדיק הכשר צב[ן] נחמד עים שבע כחות של צדיקים וחסידים בן [ע]דן מתוך נבלתי יקומן הקיצו ורגנו שכני עפר כי טל ארות May the Merciful One forgive and pity and have mercy on the righteous, worthy youth, Tsevi (desirable) [and] beloved, with seven classes of righteous and pious in the Garden of Eden. Your dead [<i>shall live</i>], corpses shall rise, awake and sing for joy, O dwellers in the dust! For [your dew is] a radiant dew</p> <p>Inscription 19 נפטר הבהור הכשר הצדיק הענו מר כואגה שרף אלדן בן הזקן כואגה זכי סט Died, the worthy, righteous, modest youth Mar Khawaja Sharaf al-Din son of the elder Khawaja Zaki, may his end be good!</p>	<p>Inscription 2 (et 4) en araméen דוכרן טאב וניחות נפשתה A good memorial and repose of soul</p> <p>Inscription 5 כונסתה / כן נסתה בת אליה אניסי נע KWNSTH / Here is buried the daughter of Elia Anisi (may whose) rest be in Eden</p> <p>Inscription 7 נפטר ישור.ר . . . בר יעקוב שנת אתרמט Yeshur.r . . . son of Jacob died (in) the year 1649</p> <p>Inscription 10 ב/כלמ שואסתירו על זה הקבר ויב[א] עליו רחמים מלפני הקדוש בכוך הוא יהי באותו ברכה שעשה אהרון כוהן גדול בבית [ה]מקדש אמן נצח סלה ??? ??? upon this tomb and there will come upon him mercy from before the Holy One Blessed be He. Let it be with that same blessing which Aaron the High Priest made in the Temple. Amen. For ever. Selah</p>
--	---

Fig. 7. Éghéguis, cimetière juif. Quelques-unes des inscriptions. D'après Amit & Stone 2002, p. 75 (inscr. 1), 76 (inscr. 2 et 3), 77 (inscr. 5), 79 (inscr. 7 et 8), 82 (inscr. 10) et Stone & Amit 2006, p. 108 (inscr. 19)



Fig. 8. Éghéguis, cimetière juif.
Pierre tombale n° 6.
Photo en noir et blanc
(haut) :
d'après Stone & Amit 2006,
p. 104, fig. 28 ;
photo en couleur (bas) :
auteur



Fig. 9. Éghéguis, cimetière juif. Pierres tombales n° 12 et 41. Photos auteur



Fig. 10. Éghéguis, cimetière juif. Pierre tombale n° 9. Photo auteur



Fig. 11a. Éghéguis, cimetière des Orbélian. Pierre tombale de Səmbat (1280)



Fig. 11b. Monastère de Noravanq, deux piédestaux de *khatchqar*
(à gauche : c. 1318 ; à droite : motif un peu différent).

Photos auteur



Fig. 12. Erzurum. A) Bas : *Médressé aux deux minarets* (2^e moitié du XIII^e siècle).
 B) Haut : *Mausolée n° 3* (XIV^e siècle).

Photos (détails agrandis) Hraïr Hawk Khatcherian



Fig. 13. Éghéguis, cimetière juif. Pierre tombale n° 49.
 En haut, à droite : d'après Stone & Amit 2006, p. 132, fig. 9 et p. 133, fig. 12 ;
 à gauche et en bas : photos auteur



Fig. 14. Solkhat / Staryi Krym (Crimée), pierre tombale arménienne (1362),
 aujourd'hui à l'Ermitage, Saint-Petersbourg, n° inv. sol-28.
 Photo Hraïr Hawk Khatcherian

Bibliographie

Sources

Buzandaran : voir *Epic Histories*.

Corpus = *Corpus Inscriptionum Armenicarum. Liber III. Vayots Dzor* (en arménien), établi par BARKHOUDARIAN, Sédrak, Erevan, Académie des sciences, 1967.

Epic Histories = *The Epic Histories Attributed to P'awstos Buzand*, Translation and Commentary by GARSOÏAN, Nina, Cambridge, MA., Harvard University Press, 1989.

Histoire = *Histoire de l'Arménie* par Moïse de Khorène, traduction MAHÉ, Annie et Jean-Pierre, Paris, Gallimard, 1993.

Histoire de la Siounie par Stéphannos Orbélian, traduite de l'arménien par BROSSET, Marie-Félicité, Première livraison, Saint-Pétersbourg, Académie Impériale des Sciences, 1864.

Moïse de Khorène : voir *Histoire de l'Arménie*.

P'awstos Buzand (pseudo-Fauste de Byzance) : voir *Epic Histories*.

Études

ABRAHAMIAN, Achot, *L'université de Gladzor* (en arménien), Erevan, Université d'Erevan, 1983.

AMIT, David, STONE, Michael, "Report of the Survey of a Medieval Jewish Cemetery in Eghegis, Vayots Dzor Region, Armenia", *Journal of Jewish Studies*, vol. LIII, n° 1, Oxford, Spring 2002, p. 66-106.

ATJARRIAN, Hratchia, *Dictionnaire des anthroponymes arméniens* (en arménien), Vol. III, Erevan, Université d'État, 1946.

AVÉTISSIAN, Aram, *L'école de Gladzor de la miniature arménienne* (en arménien), Erevan, Académie des sciences, 1971.

BABAÏAN, Lévon, *Histoire socio-économique et politique de l'Arménie aux XIII^e-XIV^e siècles* (en russe), Moscou, Nauka (Science), 1969.

CUNEO, Paolo, *Architettura armena*, 2 volumes, Rome, De Luca, 1988.

DONABÉDIAN, Patrick, *Les bas-reliefs à sujet des monuments architecturaux des XIII^e-XIV^e siècles au Vayoc'-Jor*, Résumé de thèse (en russe), Léningrad, Académie des beaux-arts - Institut Répine, 1980a.

DONABÉDIAN, Patrick, « Le tympan du monument à deux *xač'k'ars* d'Elegis », *Revue des Études Arméniennes* 14, Paris, 1980b, p. 393-413.

DONABÉDIAN, Patrick, « L'école de sculpture arménienne du Vayots-Dzor (XIII^e-XIV^e siècles) », *The Second International Symposium on Armenian Art. Collection of Reports. Volume III* (September, 12-18, 1978), Erevan, Académie des sciences, 1981, p. 129-140.

DONABÉDIAN, Patrick, « Éghéguis, capitale de la principauté du Vayots Dzor », in DONABÉDIAN, Patrick, MUTAFIAN, Claude, dir., *Les douze capitales d'Arménie*, Paris - Marseille, Somogy et MAJC Marseille, 2010, p. 261-265.

DONABÉDIAN, Patrick, *Ererouyk, un site archéologique majeur, haut lieu de l'Arménie chrétienne* (en français et arménien), Erevan, Sarguis Khatchents – Printinfo, 2020.

ENGEL, Edna, "Paleography of the Yeghegis Inscriptions", in *Jews in Armenia. The Middle Ages*, 2009, Erevan, Lussabats Press, 2009, p. 129-131.

GRIGORIAN, Grigor, *Le Syuniq du temps des Orbélian (XIII^e-XV^e siècles)* (en arménien), Erevan, Académie des sciences, 1981.

[p. 170]

GRIGORIAN, Grigor, *Essais d'histoire du Syuniq aux IX^e-XV^e siècles* (en russe), Erevan, Académie des sciences, 1990.

GUEVORGUIAN, Astghik, *La miniature du Vayots Dzor et de Vorotan aux XIII^e-XVII^e siècles* (en arménien), Erevan, Zangak, 2003.

HAKOBIAN, Samvel, *Les provinces d'Arménie. La province de Vayots Dzor. Encyclopédie historique* (en arménien), Erevan, édition à compte d'auteur, 2011.

HOVSÉP'IAN, Garéguin, *Les Khaghbakian ou Prrochian dans l'histoire de l'Arménie. II^e édition* (en arménien), Antélias, Catholicossat de Cilicie, 1969.

Jews in Armenia: The Middle Ages (en arménien, anglais et russe), Erevan, Loussabats Press, 2009.

KHATCHÉRIAN, Lévon, *L'université de Gladzor dans le développement de la pensée pédagogique arménienne* (en arménien), Erevan, Louïs, 1973.

MAGISTRINI, Ivan, *I popoli dell'arca*, Locarno, Galgal Edition, 2017.

MARR, Nikolai, « Une inscription funéraire juive du XV^e siècle dans le gouvernement d'Erevan » (en russe), *Khristianskii Vostok* (Orient chrétien), Saint-Pétersbourg, 1912, tome I, livraison III, p. 353.

MATHEWS, Thomas, TAYLOR, Alice, *The Armenian Gospels of Gladzor: The Life of Christ Illuminated*, Los Angeles, J. Paul Getty Museum, 2001.

Medieval Yeghegis: A Cosmopolitan Armenian Village on the Silk Road, POGOSSIAN, Zaroui, NUCCIOTTI, Michele, dir., à paraître.

MIRIJANIAN, Diana, « Observations sur les pierres tombales de l'Arménie du haut Moyen Âge » (en arménien), *Armenological Issues. Bulletin*, 1 (16), Erevan, Yerevan State University Press, 2019, p.121-129.

Momik – 750, Conférence jubilaire consacrée au 750^e anniversaire de la naissance de Momik (15/X/2010). Recueil de communications (en arménien), Erevan, Guitut'yun (Science), 2011.

ROGERS, John Michael, "The Çifte Minare Medrese at Erzurum and the Gök Medrese at Sivas: A Contribution to the History of Style in the Seljuk Architecture of 13th Century Turkey", *Anatolian Studies*, Vol. 15, Ankara, 1965, p. 63-85.

STONE, Michael, "The Orbelian Family Cemetery in Ełegis, Vayoc' Jor, Armenia", *Revue des Études Arméniennes* 33, Paris, 2011, p. 213-237.

STONE, Michael, AMIT, David, "The Second and Third Seasons of Research at the Medieval Jewish Cemetery in Ełegis, Vayots Dzor Region, Armenia", *Journal of Jewish studies*, vol. LVII, n° 1, Oxford, Spring 2006, p. 99-135.

TER-PÉTROSSIAN, Lilit, « [De] l'origine de la communauté juive dans l'Arménie médiévale (Éghéguis) », *Travaux scientifiques d'études juives. Matériaux de la Conférence internationale d'études juives* (en russe), XIX, Tome III, Série académique, Livraison 42, Moscou, 2012, p. 237-243.

THIERRY, Jean-Michel, DONABÉDIAN, Patrick, *Les arts arméniens*, Paris, Mazenod, 1987.

ÜNAL, Rahmi Hüseyin, *Les monuments islamiques de la ville d'Erzurum et de sa région*, Paris, Librairie A. Maisonneuve, 1968.

VARDANYAN, Edda, "The Jewish Tombstones at Yeghegis, Armenia, and their Sculptural Decoration", in CUFFEL, Alexandra, KRIBUS, Bar, POGOSSIAN, Zaroui, dir., *Jewish-Christian Relations from the Mediterranean to the Indian Ocean: Evidence from Material Culture* (Bochum, 2019), Kalamazoo/Bradford, ARC Humanities Press (à paraître).

YAKERSON, Semyon, « Le cimetière juif d'Éghéguis. Analyse du matériel épigraphique » (en russe), in *Armenia and Eastern Christian Civilization. II International Conference Dedicated to Karen Yuzbashyan (1927-2009). Papers and Abstracts*, Erevan, Institut d'orientalisme de l'Académie des sciences, 2017, p. 194-196.